

La tête calée contre la fenêtre du wagon, j'aperçu au travers la pluie qui s'égrenait, le panneau annonçant Nevers.

J'avais réussi par je ne sais quel miracle à monter dans le dernier train, depuis quelques jours le gouvernement avait mis en place des restrictions concernant les transports, une pandémie liée à l'émergence d'un nouveau virus venu de Chine se répandait à une vitesse inouïe sur tous les continents.

Mon temps était compté car des mesures de confinement seraient sans aucun doute imposées dans très peu de temps. Ce scénario catastrophe pouvait durer de quelques semaines à quelques mois, évidemment j'aurai pu reporter mon rdv mais je l'attendais depuis tant d'années. Je trainais comme un boulet ce vivant secret de n'avoir jamais connu mon père.

Nevers était une ville inconnue, elle avait ce teint blafard quand je suis sortie de la gare, la pluie dansa dans mes mains ouvertes, bénit mon visage, calma un peu mon émoi. Mes poumons perdirent leur souffle, la peur comprima ma poitrine à l'idée que notre rencontre soit décevante. Depuis toutes ces années, j'avais bien conscience que j'idéalisais mes parents mais cela m'avait aidé en partie à me construire. Chaque soir, les bras croisés derrière la tête, je fantasmais sur cette rencontre hypothétique, la quête de mes origines me trépanait le crane pendant des heures.

Une voix intérieure me répétait : « soit sereine, tu partiras et tu le rencontreras ». J'espérais que le mal dont mon cœur se délivrerait serait le dernier que j'aimerai enfin le futur. Je venais tout juste de fêter mes 30 ans, je m'épanouissais dans ma vie professionnelle, amicale, amoureuse pourtant un vide abyssal diffusait en moi. Je ne me suis pas autorisée à être mère qu'une peur panique ne m'envahisse et me conduise à réaliser un avortement. Comment être soit même parent quand un sentiment d'abandon contamine toutes les relations, qu'aucun modèle n'aura pu être tuteur ? Comment construire une identité qui serait de toute façon bancale et éphémère ?

J'ai été depuis ma naissance en sursis, éprouvant très tôt que la vie se balançait pas mal de mon enfance, de mon adolescence, trimbalée de foyer en famille d'accueil. Quand je repense à tous ces soirs, ou meurtrie, l'âme en peine j'allais me coucher une peluche serrée entre les bras, véritable bouée de sauvetage de mon désespoir d'enfant. Pendant des années, mon sommeil était

perturbé par l'insomnie à subir ce terrible colloque de l'âme et du silence qui s'entrechoquaient. Je me répétais intérieurement les mots de maman, papa, les lèvres bâillonnées par un douloureux interdit.

A la lueur de ma lampe de poche, j'abimais mes yeux à regarder l'unique photo que j'avais de ma mère, une photo en noir et blanc un peu jaunie, elle était assise dans un fauteuil en rotin, un châle sur les épaules la protégeant de la fraîcheur des branches d'un saule.

Son visage n'était pas très visible mais l'on devinait l'harmonie de ses traits. Jeune mère célibataire, elle n'avait eu d'autre choix que de cacher sa grossesse. Elle décéda peu de temps après ma naissance. Considérée comme pupille d'état, Je fus placée en service d'aide sociale à l'enfance.

Je n'ai jamais pu éprouver un sentiment de sécurité intérieure, fragilisée par cette question existentielle de savoir qui j'étais. Déterminée, à retrouver la trace de mon père biologique, je n'ai pas hésité à me procurer un test ADN via internet, c'est ainsi que je pu obtenir le profil génétique de mon père. De recherches en recherches, je finissais par retrouver ses coordonnées.

J'empruntais l'avenue Général De Gaulle, je souriais en passant devant un magasin Phildar, je crois que depuis mon enfance je n'en avais pas revu. J'arrivais devant la façade de sa maison, j'étais impressionnée comme si je rendais visite avec déférence à une vieille dame. De l'une des deux fenêtres donnant sur la rue, je pus m'imprégner de l'intimité chaude de la salle à manger. J'avais le coeur lourd, je le sentais cogner tout contre ma poitrine tellement fort qu'il allait taper la porte d'entrée bleue marine. Mes bras se tétanisaient, il me fallut déployer une énergie incroyable pour arriver à appuyer sur la sonnette.

La porte s'ouvrit, il flottait doucement une odeur de cuisine, je tremblais tout s'effaçait, il n'y avait plus que nous. Je le distinguais en contre- jour, il alluma rapidement la lumière du hall, son allure était décontractée, il gardait les mains dans ses poches, me dévisagea lentement derrière le reflet de ses lunettes Ray-ban.

Cet instant, je l'avais imaginé un millier de fois dans ma tête, convaincue que le moment donné je le suivrais les paupières baissées, qu'une joie m'envahirait à l'idée de l'aimer, qu'elle allait tôt ou tard me submergée. Jean me tendit chaleureusement

la main, le visage illuminé d'un généreux sourire Sa peau était finement ridée, les traits de son visage s'étant dilués dans ces petites morts quotidiennes.

Alors que je remarquais la mosaïque au sol du hall d'entrée, il me précisa que sa maison avait gardé tout le cachet des années trente. Il me proposa de nous installer dans le salon. Nos pas étaient feutrés par la moquette. Sur une table de bridge en acajou habillée d'un tapis vert émeraude, un jeu de cartes attendait d'être pris en éventail. Sur les murs de nombreux tableaux de chasse rappelaient l'ambiance d'un Rotary Club.

Il avait préparé sur un napperon, un service à thé et quelques biscuits secs. Tout en remuant délicatement sa petite cuillère, il me raconta sa surprise lorsqu'il vit un numéro inconnu s'afficher sur son portable, il était si peu habitué à recevoir des appels que spontanément il pensa que ce fut une erreur. Il me remercia pour mon honnêteté à lui expliquer le pourquoi de ma visite. Je me souviens encore de la résonance de son silence dans le combiné.

Aujourd'hui, Il se tenait près de la cheminée devant une table pleine de livres, de photos fixées dans un cadre fait maison. Il me dit qu'il était veuf depuis plusieurs années, il me montra une ancienne photo de ses trois enfants Fabienne, Alice, Paul qui jouaient tous petits sur un tas de sable devant l'entrée de leur maison de campagne. Sidérée et ravie, j'apprenais que j'avais des demi-frères et soeurs, moi qui avais toujours été frustrée de ne pas en avoir. Je m'approchais avec émotion d'une autre photo, mon regard fut capté par l'image d'un couple rayonnant de félicité.

Un séduisant jeune homme dont la blondeur de ses cheveux sublimait le bleu azur de ses yeux tenait tendrement par la taille une femme brune avec un sac à la main et une cigarette en équilibre sur le bout de ses doigts. Mon regard se voila lorsqu'il me confirma qu'il s'agissait de ma mère Florence.

Cette photo, il l'avait ressorti d'une boîte après mon appel. Il me révéla leur histoire, la pureté, la poésie et la douceur de leur rencontre puis l'incandescent désastre de leur rupture. Il me fit part de ses regrets de ne pas avoir été présent pendant toutes ces années pour elle et moi. Ils s'étaient rencontrés en plein été alors qu'il venait tout juste de finir ses études de journaliste. Un journal local de Clermont-Ferrand « la Montagne » lui proposa un poste en tant que rédacteur dans la

rubrique des faits divers. Rapidement, il organisa une colonne dédiée à la découverte de profils professionnels ou de personnalités de la ville.

Il venait de passer en revue le personnel administratif de la mairie lorsqu'il eut l'idée de s'intéresser au milieu médical. Il aimait s'accorder la préparation de son questionnaire calé contre une banquette du Suffren. Il ne pouvait s'empêcher de repenser au film d'Eric Rohmer : « ma Nuit chez Maud » dont l'un des scènes principales se déroule dans ce café. Il proposa à sa mère infirmière libérale de la rencontrer à son cabinet.

Il fut immédiatement séduit par sa vitalité, son enthousiasme débordant pour sa profession. Il se souvient d'avoir éprouvé un immense vide après son départ. Ils échangèrent avec connivence pendant un mois une correspondance qui les rapprocha rapidement. Il réussit à lui faire tourner la tête, elle qui avait un si beau profil.

Alors que nous reprenions contact avec la réalité, il murmura tristement : « tout le temps qui passe ne se rattrape guère que tout le temps perdu ne se rattrape plus.. ».

Pour ne pas rester figé dans la douleur de l'instant, il me proposa de visiter la maison, nous empruntâmes un escalier en bois aussi raide que la justice, un escalier à se casser le cou.

Elle comprenait trois étages, le premier occupé par la chambre des enfants, celle son fils Paul aux murs tendus d'une tapisserie au motif écossais puis celles des filles à l'ambiance romantique des photos de David Hamilton. Le temps s'était comme arrêté tout était resté à sa place depuis le décès de son épouse. J'eus un pincement au cœur lorsqu'il ouvrit la porte de l'armoire de sa chambre et dévoila les effets personnels de sa femme.

Depuis combien de temps, ses chemisiers, ses robes légères, son flacon de parfum l'Heure bleue d'Hermès attendaient son retour ?

Le silence remonta l'escalier ou son pas avait fui, elle avait doucement refermé la porte des jeux du monde. Il vivait clos dans son passé, le tapis de ses jours rythmé par les parties de bridge, le journal télévisé, ses courses au Leclerc du coin, ses tête à tête avec le tintement d'un glaçon sur les parois d'un verre de whisky. Il tentait de tromper sa solitude, d'atténuer le sentiment d'être un aquoiboniste. Il avait simplifié sa vie, ses enfants étant éloignés. La mairie lui livrait des repas insipides qu'il ne touchait que du bout de sa fourchette. Une

auxiliaire de vie lui rendait visite deux fois par semaine, elle égayait son quotidien, chantonnait en permanence, ouvrait les fenêtres été comme hiver. Elle avait toujours la délicatesse de s'arrêter au marché pour renouveler le bouquet de fleur du salon. Le jeudi, il l'occupait à des parties de bridge avec quelques amis, c'était pour lui l'occasion d'échanger sur la politique, la santé, la famille, les lectures. Il vivait tranquillement même si dans les moments d'ennui les secondes se mettaient à compter double. Nous traversâmes la cuisine dont le mobilier rappelait le formica des années soixante-dix, le lustre en forme de globe orangé diffusait une lumière apaisante. Il me raconta qu'une tache sur le lino été due à la crêpe que sa fille Alice avait renversée, elle était restée collée un peu trop longtemps sur le sol.

Une porte fenêtre donnait sur une terrasse, il me montra un Youka qu'ils avaient ramené de Tunisie lors de son voyage de noce. Il n'en revenait toujours que depuis tant d'années cet arbuste avait su s'adapter au climat nivernais.

L'air frais lui donna envie de nous dégourdir les jambes et d'aller nous régaler des incomparables caramels des boutiques Négus de la place Carnot. Je fus récompensée de notre flânerie, nous passâmes devant la Cathédrale Saint-Cyr et sainte Julitte dont les vitraux étaient éblouis comme un regard qui rêve. Je repensais à François Mitterrand dont l'un de ses plus beaux coups de foudre fut de contempler la Cathédrale de Bourges, il gardera devant ses yeux la vision bleu et rouge d'un soleil abstrait. Je découvris le palais Ducal dominant par son élégante façade la place de la République. Nous déambulions dans les rues calmes du centre de Nevers, j'éprouvais une envie irrésistible de réchauffer ma main dans la sienne, aimantés par nos présences mutuelles, nos corps en apesanteur se frôlaient. Il marchait un peu vouté probablement sous le poids de ses pensées. Nous venions tout juste de passer devant une école maternelle. Je me surpris à sautiller le long du trottoir, j'aperçu une lueur de malice, de connivence dans son regard. Je revenais à lui rassurée que cette fois-ci, il m'attendrait. Avec une joie renouvelée, je l'observais saluer quelques amis en soulevant légèrement son béret, en me présentant maladroitement. Je sentais bien qu'il suffirait d'un rien pour que le mot « ma fille » s'envole de sa bouche. Par pudeur il ne se l'autorisa pas, conscient de la fragilité de notre lien enroulé comme un ruban de soie de tendresse et de promesse. C'est par le regard qu'il me confirma la place que je venais de prendre dans sa vie, que je comptais

pour lui. Nous avons enfin du temps à perdre pour nous retrouver, un temps gonflé d'aveux et de vérité. C'était bon de partager un café en sa compagnie vibrante de gaieté, ses mots étaient si beaux, si mystérieux parfois que mes émois prenaient forme en couleur.

Dans un éprouvé extatique, je voyais la vie en rose. J'habitais tout l'espace, nous remontions le cours sinueux de notre passé, je fus attendrie par la douceur de sa voix atténuer la douleur de la perte de sa femme, il interrogeait de son regard le destin qu'attend-t-il encore de son courage ?

Dans un souffle de vent quelques feuilles roussies par le soleil s'envolèrent dans une ellipse pour rejoindre le ciel. Avec un rien de naturel, il me demanda : « tu n'avais pas vu qu'elles avaient des ailes ? »

Sur le chemin du retour, nous aperçûmes les piliers du pont de la Loire fendre l'eau en étendue plus étales, la nouée en de lents remous et dérouler des moires. La journée passa à toute allure, il était temps de nous dire au revoir, nos yeux s'étreignirent. Je repense aux paroles de la chanson de Serge Reggiani : « ma fille, mon enfant, je vois venir le temps où tu vas me quitter ...mon enfant, mon petit bonne route, bonne route... »

Docile aux mouvements de son âme secrète, je ressens encore sa main lente se posant sur ma tête, s'appesantir, bénir ma présence sur terre. Dans le train qui me ramena pour Lyon, les paysages de la Nièvre défilaient devant moi, cette terre de Bourgogne était désormais mienne, j'avais enfin retrouvé mes racines. J'éprouvais cette sensation extraordinaire que mon ADN était modifié, incorporant un peu de son patrimoine historique. Dans un éclair du ciel, je contemplais la lumière blonde du soleil se répandre comme un flot caressant sur les champs nivernais pointillés par les vignes. Dans la poésie de ce paysage, j'essaie de retrouver nettement ce rire qui était lui, son regard qui était quelque chose de plus que lui, je m'y appliquais en restant longtemps éveillée. Ma mémoire me fit un don, les détails me revenaient, je sentais passer sur mon front ces battements de joie. Il est minuit bientôt, je pleure mais je suis tranquille enfin réconciliée avec la vie qui m'a donné tort si souvent.

Je ferme les yeux et retrouve toute l'odeur de ses joues, l'enlacement tendre de ses bras, je me réchauffe enfin de sa chaleur. Je suis remplie de joie qui me donne l'impression de déborder de vie.

Ses mains ont su caresser mon âme, raccommo-der la fine dentelle de ma confiance accordée, me convaincre à me laisser aimer. Je sais que ce n'est pas maintenant mais demain que tout sera si beau. Je gardai longtemps ma main fermée sur le grelot de la chance...

Depuis quelques mois l'envie d'écrire m'incita à participer à des ateliers d'écriture. Ainsi je rencontrai des personnes d'horizon différent qui dévoilaient parfois leur intimité, leurs regrets, leurs peurs plus souvent que leur joie ou leur optimisme. Je constatais que tout ce qui était important dans la vie devait passer par l'écriture. Ce retour en train me motiva à sortir un vieux cahier que j'emmenais toujours dans mon sac. Je posais la photo de ma mère devant moi et je commençais à lui adresser une lettre même si cette idée semblait insensée.

J'étais une voyageuse solitaire sur les rails de mon passé. Le train commença à ralentir, j'aperçus mon mari sur le quai de la gare. C'est en le voyant que je réalisais à quel point il m'avait manqué, je venais tout juste de descendre du train qu'il me serra intensément dans ses bras. Il recula légèrement pour mieux me regarder et pris conscience que quelques chose en moi avait changé. Je venais de franchir une étape, cette nuit-là nous avions célébrée la vie, je me disais « c'est si simple d'être heureux »

Je m'endormis le cœur serré comme un chaton en boule, une main posée sur la promesse d'un ventre qui s'arrondirait bientôt...

